

# « Le groupe, c'est ma famille » : la famille choisie selon l'intersectionnalité poststructurelle et l'approche informée par le trauma auprès d'un groupe pour minorités sexuelles et de genre migrantes

Cynthia Beaudry, M.A., Intervenante psychosociale, Maison d'hébergement pour femmes vivant de la violence entre partenaires intimes

---

## RÉSUMÉ :

*La littérature souligne la pertinence du groupe pour contrer les effets délétères des oppressions auxquelles font face les minorités sexuelles et de genre migrantes. Dans le cadre d'un stage de maîtrise, l'auteure a codéveloppé un groupe d'aide mutuelle pour cette population. L'idée d'une famille choisie est vite devenue un ancrage au sentiment d'appartenance des membres. Cet article aborde cette question en se penchant sur l'apport des perspectives intersectionnelle, poststructurelle et informée par le trauma pour la prendre en compte. Il avance que l'intersectionnalité poststructurelle permet d'accueillir la famille choisie tout en accompagnant les membres dans la déconstruction des dynamiques de pouvoir qui la façonnent et des besoins auxquels elle répond. Il propose aussi l'adoption pragmatique d'une approche informée par le trauma pour tenir compte des réactions traumatiques dans ce processus. Enfin, il souligne l'importance d'approfondir les recherches en travail social sur l'approche informée par le trauma en groupe, et met de l'avant les groupes d'aide mutuelle critiques comme portes d'entrée vers l'action collective pour prévenir et composer avec le trauma.*

17

## MOTS-CLÉS :

*Aide mutuelle, trauma, poststructuralisme, intersectionnalité, LGBTQ, migrantes*

---

## INTRODUCTION

La littérature portant sur les expériences des minorités sexuelles et de genre<sup>1</sup> migrantes souligne l'importance des communautés d'appartenance pour contrer les effets délétères des oppressions sur leur santé mentale (Brotman et Lee, 2011). Dans le cadre de mon projet de maîtrise, j'ai collaboré

---

1 Rehaag (2009) emploie l'expression « minorités sexuelles » pour désigner les personnes dont l'orientation sexuelle et/ou l'expression de genre n'est pas hétéronormative ou cisnormative, comprenant les personnes lesbiennes, gaies, bisexuelles, trans et queer (LGBTQ), mais allant également au-delà de ces distinctions. Le genre a été ajouté pour souligner la différence entre l'orientation sexuelle et l'identité de genre. Le sigle LGBTQ, quant à lui, est employé lorsque cela reflète son usage dans différents contextes. « [La cisnormativité désigne les] pratiques sociales [...] qui présument que toute personne est [...] cisgenre – celles qui comprennent leur identité de genre et sexe [assigné à la naissance] [...] comme étant alignés » (Bauer, Hammond, Travers et al., 2009; Serano, 2007, cités dans Lee et Brotman, 2013 : 162). Le terme queer fait référence à une identité et un concept parapluie désignant toute personne dont l'orientation sexuelle et/ou l'identité de genre n'est pas hétérosexuelle ou cisgenre ainsi que les personnes intersexes (Lee et Brotman, 2013 : 161).

avec un organisme montréalais<sup>2</sup> qui souhaitait développer un tel projet depuis déjà plusieurs années afin de mettre sur pied un groupe d'aide mutuelle pour cette population<sup>3</sup>. Le besoin d'appartenance s'est manifesté dès les premières sessions par l'entremise d'une métaphore à la fois touchante et préoccupante : celle de la famille choisie.

Le domaine des *kinship studies* s'est penché sur la famille choisie en laissant entendre que tout lien de parenté est une construction sociale. Hicks (2011) définit la parenté en tant que système « qui organise et approuve des formes particulières de relations humaines<sup>4</sup> » ( : 27). Leonardo (1987) affirme que ces systèmes sont produits par l'entremise de pratiques sociales qu'il nomme *kin work* (cité dans Hicks, 2011 : 28). Traditionnellement, ce sont les liens biologiques et reconnus par la loi qui sont appuyés par un tel système (Hicks, 2011). Or, dans cette perspective, nos propres systèmes de parenté pourraient reconnaître les familles choisies comme légitimes.

Le fait de choisir sa famille est une pratique courante chez les minorités sexuelles et de genre (Hicks, 2011), mais elle soulève parfois certaines préoccupations. Si le groupe est une famille, comment faire en sorte que sa terminaison ne soit pas vécue comme une rupture, ou ne ravive pas les exclusions vécues dans la famille? Puisque nous n'agissons pas en famille comme nous agissons en société, comment éviter les relations de dépendance (Parazelli, 2000), surtout lorsque l'on connaît l'importance accrue des limites professionnelles (par ex., bien clarifier son rôle) dans un contexte où les expériences traumatiques peuvent avoir affecté la capacité de « réguler [...] la distance interpersonnelle » (Pearlman et Saakvitne, 1995, citées dans Knight, 2006)?

Bien que Reading et Rubin (2011) se soient penchées sur la psychothérapie de groupe auprès des minorités sexuelles et de genre migrantes, on retrouve peu de littérature portant sur le travail social de groupe avec ces minorités, ce qui limite les outils dont on peut se servir pour réfléchir à la famille choisie dans ces contextes. Dans cet article, je me pencherai donc sur la question suivante : quels fondements théoriques seraient appropriés pour développer une approche d'intervention qui tienne compte de l'usage de la famille comme ancrage au sentiment d'appartenance dans un groupe d'aide mutuelle pour minorités sexuelles et de genre migrantes?

L'article est divisé en cinq parties. La première situe le besoin de se créer une famille choisie dans son contexte sociohistorique. La deuxième expose la lunette d'analyse intersectionnelle poststructurelle adoptée dans cet article pour mieux saisir cette réalité. La troisième illustre l'usage qu'ont fait les membres de la famille choisie, les interventions effectuées pour la prendre en compte et les perceptions des membres quant à leurs effets. La quatrième partie propose l'intersectionnalité poststructurelle pour interpréter la famille choisie comme pratique discursive qui à la fois se conforme et résiste à l'hétéro-cis-normativité. Elle avance que cette lunette permet aussi l'adoption pragmatique d'une approche informée par le trauma pour tenir compte des réactions traumatiques lors de discussions au sujet de la famille. La conclusion résume les forces et limites de l'intervention et suggère des pistes de réflexion pour la pratique et la recherche en travail social.

## 1. Contexte sociohistorique

Lee (2015) explique dans sa revue de la littérature portant sur le contexte historique des expériences des minorités sexuelles et de genre migrantes au Canada que plusieurs pouvoirs coloniaux ont

2 Le nom de l'organisme et les pays d'origine des membres du groupe ne figurent pas dans l'article pour conserver leur anonymat. Le nom des membres a été modifié.

3 Cet article est rédigé à partir d'un essai de maîtrise dirigé par Elizabeth Harper. Le stage a été supervisé et cet article a été révisé par Edward Ou Jin Lee.

4 Les citations de textes anglophones et des données sont en traduction libre.

dépeint les pratiques non hétéro-cis-normatives de peuples autochtones comme étant perverses afin de justifier leur colonisation, y compris au Québec. Il affirme que la plupart des lois criminalisant ces pratiques dans les pays du Sud découlent des codes pénaux coloniaux. En mai 2017, elles sont explicitement criminalisées dans environ 72 pays, y compris par la peine de mort dans 8 pays (International Lesbian, Gay, Bisexual, Trans and Intersex Association, 2017). Or, Lee rappelle que la violence contre les minorités sexuelles et de genre est perpétuée principalement par les communautés et familles. Toutefois, il souligne que leur vulnérabilité dépend de leurs privilèges, que plusieurs trouvent des personnes alliées dans leurs communautés et qu'il est important de ne pas omettre leurs pratiques de résistance. Ces violences contribuent néanmoins à inciter plusieurs d'entre elles à tenter d'émigrer. Ceci dit, Lee avance que leurs raisons pour ce faire sont variées et souvent liées aux inégalités socioéconomiques internationales. Il explique aussi que relativement récemment, ces minorités étaient explicitement exclues du territoire colonial canadien (par exemple, elles n'ont pu immigrer qu'en 1977 et demander l'asile pour persécutions homo/bi/transphobes que dans les années 1990). Bien que ces exclusions officielles aient été levées, Lee affirme que le resserrement des politiques d'immigration au nom du profit et de la sécurité rend toujours difficile l'accès à la citoyenneté pour les personnes les plus marginalisées.

Brotman et Lee (2011) démontrent que les minorités sexuelles et de genre migrantes font aussi souvent face à de multiples oppressions en transit et une fois arrivées au Québec, ce qui peut avoir de graves répercussions sur leurs conditions de vie et leur santé mentale. Les recherches préliminaires laissent entendre qu'elles sont plus à risque de développer un trouble du stress post-traumatique (TSPT) (Shidlo et Aloha, 2013, cité.e.s dans Alessi, Khan et Chatterji, 2016). Or, le trauma va au-delà du TSPT. Les expériences traumatisantes peuvent avoir des effets adverses sur la santé sans présence d'un diagnostic, et ceux-ci s'inscrivent sur un continuum de gravité (Klinic Community Health Centre, 2013). Le trauma peut aussi être insidieux, c'est-à-dire que le fait de vivre des expériences oppressives à répétition peut avoir des effets traumatiques (Burstow, 2003). En somme, plusieurs écrits dressent un portrait qui s'éloigne de l'histoire typique selon laquelle les minorités sexuelles et de genre quitteraient des communautés complètement violentes pour trouver un refuge idéal au Canada. Au contraire, étant à l'intersection de plusieurs identités, elles s'y retrouvent souvent exclues.

La littérature en travail social promeut la création de groupes pour minorités sexuelles et de genre migrantes afin de contrer les effets délétères de ces oppressions (Lee et Brotman, 2011, 2013; Lee, 2015; Mulé et Gates-Gasse, 2012). L'étude de Brotman et Lee (2011) indique notamment que lorsqu'elles accèdent à des espaces positifs où elles peuvent se sentir acceptées, développer un sentiment d'appartenance, bâtir un réseau social et se soutenir mutuellement, elles tendent à mieux composer avec ces expériences de marginalisation.

Le travail social de groupe est une méthode qui se caractérise par « l'utilisation consciente des processus de groupe » lors des différentes phases de l'intervention (Turcotte et Lindsay, 2014). Or, on constate un manque de littérature portant sur les approches à adopter en groupe auprès de cette population, même si Mulé et Gates-Gasse (2012) évoquent à cet égard l'aide mutuelle. Moysé Steinberg (2014) explique que celle-ci favorise les interactions entre les membres afin de développer certaines dynamiques leur permettant de s'entraider pour atteindre un but commun. Knight (2006) souligne la pertinence de l'aide mutuelle pour favoriser la solidarité dans l'optique de soutenir les stratégies pour composer avec le trauma. Ceci dit, hormis la suggestion de repousser les discussions sur les sujets tabous à un moment où la cohésion du groupe est plus forte (Moysé Steinberg, 2014), les écrits portant sur l'aide mutuelle tiennent peu compte des réactions traumatiques. Le problème du trauma en groupe ne devrait pourtant pas être simplement relégué au domaine de la psychologie, étant donné que le travail social de groupe se fait souvent en contexte traumatique, et ce, même à

notre insu. Entre autres, j'espère que ce récit de pratique servira non seulement à appuyer la prise en compte de la famille choisie en groupe, mais aussi à approfondir les réflexions en travail social portant sur l'aide mutuelle en contexte traumatique.

## 2. L'intersectionnalité poststructurelle comme lunette d'analyse

Avant d'expliquer en quoi cette lunette a été utile pour prendre en compte la famille choisie, je commencerai par exposer ses fondements théoriques. Selon Brown (2012), le modernisme est un système de pensée prédominant selon lequel il serait possible de décrire les réalités de façon objective. Plusieurs critiquent ce système de pensée en lui reprochant d'obstruer l'influence du social sur la construction des vérités (Brown, 2012). Certaines approches critiques en travail social, telles que les approches d'influence marxiste (Fook, 2012), s'inscrivent tout de même dans un cadre moderne par l'accent qu'elles placent sur les idéologies et le changement social radical. Le postmodernisme est un courant de pensée qui a gagné de l'influence dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle pour remettre en question l'idée de vérités absolues et plutôt mettre l'accent sur les constructions sociales des réalités (Brown, 2012). Selon Fook (2012), le poststructuralisme se réfère aux aspects discursifs du postmodernisme. Parton (1994) définit les discours en tant que « structures de connaissances, affirmations et pratiques par l'entremise desquelles nous comprenons, expliquons et décidons les choses » ( : 13, cité dans Healy, 2000 : 8). Bref, le poststructuralisme laisse entendre que les réalités sociales sont construites à partir des discours en contexte (Fook, 2012). Selon Foucault (1982), le pouvoir est fondamentalement lié aux discours, et il n'est pas une chose que l'on possède, mais qui s'exerce en interaction sociale dans une fonction principalement productive. Les personnes peuvent aussi exercer du pouvoir sur elles-mêmes lorsqu'elles intègrent les normes sociales par l'entremise des discours, ce qui fait référence au concept foucauldien de subjectivation « tous ces processus par lesquels les personnes sont étiquetées et transformées en sujets [...] et se transforment elles-mêmes en sujets » (Faubion, 2001 : 12, cité dans Hick, 2011 : 43).

Selon Healy (2000), l'œuvre de Foucault reconnaît tout de même que la position sociale (classe, genre, orientation sexuelle, race, statut migratoire, etc.) peut influencer l'exercice du pouvoir en contexte. L'intersectionnalité semble particulièrement utile pour examiner cette influence puisqu'elle la prend comme objet d'analyse. Elle a d'abord été théorisée dans une perspective moderne par plusieurs féministes afro-américaines à partir des années 1970 pour critiquer l'exclusion des réalités de personnes marginalisées par le mouvement féministe majoritairement blanc de deuxième vague (Mehrotra, 2010). Kimberlé Crenshaw a été nommée comme étant la première à introduire ce terme en 1991 pour désigner « les différentes manières dont la race et le genre interagissent dans la construction des aspects structurels, politiques et représentationnels de la violence envers les femmes de couleur » (1991 : 1241, citée dans Harper, 2013).

Plusieurs féministes qui s'inspirent du cadre postmoderne font usage de l'intersectionnalité pour décrire la façon dont « les narratifs sur l'ethnicité, le genre, la race et la religion [etc.] limitent à des degrés différents l'accès de certaines populations aux ressources politiques, économiques et sociales en créant certaines divisions et hiérarchies sociales » (Harper, 2013 : 59). Les narratifs font référence aux histoires racontées pour donner un sens aux expériences (Harper, 2013), et les discours les actualisent en fournissant les règles et procédures langagières dont on se sert pour les construire dans différents contextes (Fook, 2012). Or, les personnes peuvent remettre en question les discours dans leurs narratifs (Harper, 2013). Selon Mehrotra (2010), l'intersectionnalité poststructurelle s'avère utile pour tenir compte des façons dont les discours et narratifs changent selon les contextes et rendent donc les catégories identitaires ainsi que les expériences d'oppression mouvantes, ce qui est particulièrement pertinent en contexte de migration. On pourrait ainsi prendre en compte la

façon dont les minorités sexuelles et de genre migrantes se positionnent par rapport aux multiples discours coloniaux racistes et homo/bi/transphobes lorsqu'elles parlent de la famille choisie.

Ceci dit, avec l'accent qu'il place sur le discursif, le poststructuralisme est limité dans sa prise en compte des savoirs corporels (Healy, 2000), tels que la reviviscence et la dissociation post-traumatiques. À titre d'exemple, l'analyse des narratifs et discours me semble insuffisante pour tenter de comprendre pourquoi une participante pourrait revivre soudainement les sensations corporelles qu'elle a ressenties lors d'une agression, ou de favoriser la création d'un environnement permettant de mieux prévenir et réagir à de telles situations. Le poststructuralisme permet toutefois d'analyser de façon pragmatique l'utilité de discours aux fondements théoriques différents dans des contextes particuliers (Fook, 2012). C'est dans cette perspective que nous avons tenu compte de la traumatologie. L'approche informée par le trauma ne vise pas son traitement, mais veut plutôt nous aider à comprendre ses répercussions dans le but de créer un climat plus sécuritaire permettant aux personnes de regagner un sentiment de contrôle (Klinik Community Health Centre, 2013). Elle préconise plusieurs techniques s'appuyant sur les principes de « reconnaissance (que le trauma est répandu), sécurité, confiance, choix/contrôle, compassion et collaboration » (Klinik Community Health Centre, 2013 : 16-17), et invite à miser sur les forces des personnes. Cette approche offre des outils prometteurs pour tenir compte des réactions traumatiques lors de discussions sur la famille choisie, mais la littérature portant sur son usage en groupe n'est qu'à ses débuts (Clark, 2012).

### 3. Récit de pratique

#### 3.1 Méthode de collecte de données et portrait des participantes

Ce récit de pratique est rédigé à partir de diverses sources : dossiers de suivis psychosociaux individuels, dossier de groupe, journal de bord, formulaires d'évaluation<sup>5</sup> et enregistrements tirés d'un stage de maîtrise en travail social. Le projet et la démarche de collecte de données ont été mis sur pied en collaboration avec l'organisme. Les membres ont communiqué leur consentement éclairé par l'entremise de formulaires, et les bénévoles l'ont communiqué à l'oral sous enregistrement. Le projet a permis à onze personnes cisgenres<sup>6</sup> (en moyenne six par activité) de participer à dix sessions semi-ouvertes, dont une femme lesbienne, une femme bisexuelle et six hommes gais d'Afrique de l'Ouest, deux hommes gais du Moyen-Orient et un homme gai de l'Amérique du Sud. Elles étaient toutes à différentes étapes du processus d'asile, sauf un participant qui avait immigré par voie économique. J'ai co-animé le groupe avec une bénévole de l'organisme, qui comme moi, s'identifie comme femme cisgenre queer blanche née au Canada<sup>7</sup>.

#### 3.2 L'usage de la famille choisie comme ancrage au sentiment d'appartenance

Dès la première session, l'idée d'une famille choisie s'est insérée dans les narratifs des membres pour représenter leur besoin d'appartenance. Kodwo a expliqué que parce que son père voudrait le tuer s'il retournait dans son pays, il allait choisir le groupe comme sa famille. J'ai répondu que plusieurs personnes LGBTQ parlent d'une « famille choisie » pour décrire cette pratique, une idée que le

5 Six membres y ont répondu.

6 Bien que le groupe ait été ouvert aux personnes trans, le recrutement ne s'est fait qu'à l'interne de l'organisme et aucune personne trans ne nous a été référée.

7 Initialement, nous avions décidé que la co-animation se ferait avec une personne ayant une expérience en tant que minorité sexuelle et de genre migrante. Cependant, l'organisme a priorisé la tenue du groupe en anglais pour favoriser la participation de ses membres qui pour la plupart parlaient anglais, alors que les personnes migrantes bénévoles disponibles pour la co-animation n'étaient pas à l'aise dans cette langue.

groupe a alors dit apprécier. Or, ce ne sont pas tous et toutes les membres qui y ont réagi de façon positive. Quelques jours plus tard, Jake m'a confié qu'il pensait au suicide parce que son père l'avait renié et voulait sa mort, car son orientation sexuelle entachait la réputation de sa famille. Sa tante, qui l'avait aidé à s'enfuir, était désormais pour lui son seul espoir, et il disait se sentir très triste à l'idée d'avoir à se bâtir une nouvelle famille « à cause de mon orientation sexuelle » (dossier individuel).

À la quatrième session, l'image du groupe comme famille s'est officialisée lorsque les membres ont expliqué à une nouvelle arrivante que le groupe était un endroit où l'on pouvait se bâtir une famille. Or, lorsque nous avons rappelé la fin du groupe à la septième rencontre, les membres ont réagi avec désarroi :

*Juniper : Ici au Canada, je n'ai personne, ma famille n'est pas ici, donc le groupe est comme ma famille [...] Plus d'immigrants vont venir... et je pense qu'ils pourraient aimer se joindre à un groupe comme ça [...] un chez-soi en dehors de chez soi.*

*Jake : On devrait maintenir le groupe parce qu'en ce moment, c'est ma famille, et j'ai encore besoin de ma famille.*

Le groupe a aussi dit vouloir continuer à se rencontrer pour éventuellement pouvoir défendre les intérêts des personnes LGBTQ dans leurs pays d'origine.

### 3.3 Les interventions effectuées pour prendre en compte le besoin d'appartenance

À la suite de plusieurs réflexions que je partagerai dans la section qui suit, j'ai tenté d'amener les membres à jeter un regard critique sur l'idée de la famille choisie. À la huitième session, j'ai exprimé mes réflexions quant aux difficultés d'acquiescer les ressources nécessaires à la continuité du projet, et à l'importance de réfléchir aux façons de poursuivre la construction de leurs nouvelles familles après sa fin. À leur demande, nous avons animé une discussion sur la famille à la session suivante. En début de session, Kodwo a partagé l'histoire du meurtre homophobe de son partenaire, à laquelle le groupe a répondu comme suit :

*Groupe : (Silence)*

*Coanimatrice : Merci d'avoir partagé avec nous.*

*Groupe : (Silence)*

*Cynthia : Est-ce que quelqu'un voudrait répondre?*

*Juniper : Oui [...] la raison pour laquelle je suis heureuse, c'est que j'espère avoir un bon résultat, hummm, j'veux pas être triste (pendant l'intervention de Juniper, Kodwo quitte la salle et la coanimatrice le suit).*

Nous leur avons par la suite proposé une activité de réflexion sur le thème de la famille. J'ai préparé la discussion en rappelant au groupe leurs normes de fonctionnement, leur droit de quitter la salle, la disponibilité de la coanimatrice pendant le groupe et la mienne par la suite. J'ai ensuite invité les participants à écrire le mot « famille » au centre d'une page, à dessiner des flèches pointant vers des mots clés associés à ce concept et à partager ces idées par la suite. La première idée qui a été définie collectivement a été celle de la famille choisie. Les membres ont déterminé que les familles devraient offrir du soutien, du respect, du non-jugement, de la valorisation et un sentiment d'appartenance, que ces ressources étaient offertes par les familles choisies et le groupe, et que le groupe était donc une famille choisie. Ensuite, les membres ont élaboré l'analyse collective suivante :

*Luke : Tu peux rien faire au sujet de l'exclusion, quand la honte vient, elle traverse tout [...]*

*Kodwo : [...] le père est à la tête, donc il surveille les activités des enfants et ensuite la famille étendue surveille aussi [...] la famille nucléaire [...] et ensuite la société [...]*

*Cynthia : Donc, est-ce que tu dis que c'est, des fois on utilise le mot patriarcat [...]*

*Luke : Oui! Oui c'est la société patriarcale.*

Lorsque je leur ai demandé comment la famille choisie pourrait se poursuivre, les membres ont répondu pouvoir garder leur sentiment d'appartenance envers le groupe, se servir des normes de fonctionnement dans leurs relations personnelles et continuer à entretenir leurs nouveaux liens.

Vers la fin de la discussion, l'énergie du groupe était très basse. (*Essam* : « *je pourrais dormir* »; *Juniper* : « *j'ai sommeil* »). Juniper s'est refermée sur elle-même et a décidé de quitter plus tôt qu'à l'habitude en me disant que la discussion sur la famille lui avait fait « *penser à des choses* ». Je pense que l'histoire de Kodwo a aussi pu déclencher cette réaction, étant donné que sa partenaire avait été tuée lors d'une attaque homophobe. Bien que Juniper n'ait pas répondu à mes appels de la semaine, elle a participé à la dernière session. C'est lors de celle-ci que Nassim m'a expliqué qu'il se sentait mal de ne pas avoir répondu à l'histoire de Kodwo, qui lui avait rappelé sa propre expérience. Je l'ai encouragé à s'exprimer, ce qu'il a fait en s'excusant lors de la séance de groupe, qui s'est tout de même terminée dans les rires. Les discussions n'étaient plus centrées sur leur tristesse de voir le groupe se terminer, mais sur la façon d'offrir la même possibilité aux autres qui immigreront.

Six personnes nous ont dit avoir développé des amitiés en dehors du groupe grâce à ce dernier. Ceci dit, le fait d'écouter les témoignages d'autrui semble avoir suscité des réactions empreintes d'ambiguïté. Quatre répondants étaient fortement d'accord ou d'accord avec le fait qu'« *écouter les expériences des autres m'a fait penser à ma propre expérience d'une façon qui a été utile ou bénéfique* ». D'une façon paradoxale, trois des mêmes répondants ont aussi trouvé cela négatif « *ça amène parfois des flash-back de tes propres expériences* ». L'utilité de la dynamique « *toutes et tous dans le même bateau* » (Moïse Steinberg, 2014) était donc controversée.

Après l'évaluation, nous avons organisé une fête au cours de laquelle un participant a parlé des bienfaits du groupe à l'organisme, ainsi que des rencontres où nous avons présenté les rétroactions des membres au conseil d'administration et l'avons aidé à réfléchir aux façons de poursuivre le programme.

## 4. Discussion

### 4.1 Une façon de se positionner par rapport à l'hétéro-cis-normativité

Nous avons vu qu'avec l'accent qu'elle place sur l'influence de multiples discours oppressifs, l'intersectionnalité poststructurelle permettrait de tenir compte des dynamiques de pouvoir en intervention face aux histoires racontées au sujet de la famille. Ses membres ayant vécu des rejets douloureux de la part de leurs familles dus aux violences liées à l'honneur, le groupe s'est avéré une famille choisie où les membres ont pu développer des liens significatifs et trouver un sentiment d'appartenance. Dans une perspective intersectionnelle poststructurelle, les *queer kinship studies* avancent que nous devrions analyser cet attachement dans le contexte des discours hétéronormatifs, puisque les systèmes de parenté traditionnels sont basés sur ces derniers (Hicks, 2011). Nous ajouterons l'importance d'inscrire cette analyse dans le contexte des discours cisnormatifs sur lesquels s'appuient aussi ces systèmes. En se référant à la subjectivation, Hicks explique que pour

être reconnues en tant que sujets légitimes, les personnes LGBTQ doivent construire leurs narratifs à partir des discours dominants. Ainsi, selon lui, leurs familles choisies sont à la fois subversives et conformistes. Il avance que les systèmes de parenté sont fondamentalement liés au sentiment d'appartenance; pour l'acquérir, elles transgressent les notions traditionnelles de *kinship* tout en s'y conformant lorsqu'elles se les approprient. Dans cette perspective, la famille choisie pourrait être considérée comme une stratégie imparfaite pour composer avec le trauma.

Cependant, les *queer migration studies* nous mettent en garde contre le discours du *migration as homecoming* selon lequel les personnes migrantes quitteraient une famille complètement homo/bi/transphobe pour en trouver une nouvelle complètement accueillante, reproduisant ainsi l'idée de la supériorité blanche (Kuntsman, 2009). À titre d'exemple, nous avons vu à quel point l'idée de perdre sa tante et d'avoir à recommencer sa famille à zéro dans un pays étranger était pour Jake une source de détresse. Pour éviter d'obstruer le *kin work* associé au fait de se bâtir une nouvelle famille à Montréal tout en tenant compte de ce besoin, nous avons voulu amener les membres à jeter un regard critique sur la famille choisie tout en la respectant comme mécanisme de survie. En leur expliquant les capacités limitées de l'organisme et le travail qui serait nécessaire pour maintenir les groupes à long terme, nous avons élucidé son *kin work*. L'analyse conceptuelle a ensuite permis d'éclairer non seulement les processus d'exclusion qui mènent vers la famille choisie, mais aussi les besoins auxquels elle répond et des façons de les combler.

## 4.2 La prise en compte du trauma

Cependant, il importe de souligner que ces interventions n'ont pas permis une analyse nuancée du rôle des familles d'origine, reproduisant en partie le *migration as homecoming*. Nous avons vu qu'en remettant en question l'idée d'une vérité absolue pour nous inviter à analyser l'utilité de certains discours en contexte (Fook, 2012), l'intersectionnalité poststructurelle permet l'adoption pragmatique d'une approche informée par le trauma. Étant donné que les membres avaient l'air triste et détaché lors de l'activité portant sur le thème de la famille, nous avons respecté cette approche en ne poussant pas cette réflexion plus loin pour éviter d'alimenter les réactions traumatiques. Malgré nos efforts, toutefois, le groupe a parfois enclenché des réactions de reviviscence « *ça amène parfois des flash-backs* ». J'ai aussi observé certaines réactions qui auraient pu être en lien avec le trauma. Par exemple, après que Kodwo ait parlé de l'homicide de son partenaire, Juniper a eu une réaction d'évitement en changeant de sujet. Ainsi, notre décision de ne pas interrompre la divulgation d'histoires traumatiques a entre autres eu pour effet de rendre difficile d'équilibrer les besoins des membres qui voulaient en parler et des personnes qui ne voulaient pas « *être triste* ». Depuis lors, une attention a été portée aux façons dont nous aurions pu améliorer l'intervention.

À l'origine, cette décision s'était appuyée sur le texte de Reading et Rubin (2011). Or, celle-ci va à l'encontre du texte de Clark (2012) qui nous encourage à interrompre gentiment les membres qui s'approprient à trop approfondir leur témoignage au sujet des traumatismes vécus.

En effet, les personnes risquent la dissociation et la retraumatisation si elles sont exposées à des déclencheurs dans un groupe sans avoir les outils pour les gérer (Wattenberg, Unger, Foy et al., 2006). Or, dans leur revue de la littérature portant sur les groupes en contexte traumatique, Reading et Rubin (2011) n'ont pu établir le meilleur modèle à adopter. Cependant, Spiegel, Classen, Thurston et al. (2004) encouragent à tenir compte de son niveau de formation et d'expérience lors de décisions liées à la divulgation en groupe.

Wattenberg, Unger, Foy et al. (2006) proposent des moyens pour la dissuader, comme le fait d'incorporer cette norme dans le contrat de groupe. Il se peut tout de même que les personnes



divulguent une expérience traumatisante. Nous aurions aussi pu organiser des activités psychoéducatives afin d'expliquer pourquoi éviter la divulgation et définir des stratégies pour composer avec les réactions traumatiques, en groupe comme au quotidien (Clark, 2012; Reading et Rubin, 2011). Dans une perspective poststructurelle, les informations pourraient être présentées comme matière à discussion. Par ailleurs, Wattenberg, Unger, Foy et al. (2006) font ressortir l'importance de s'informer sur les façons dont les mécanismes de défense traumatiques peuvent se manifester en groupe, et expliquent plusieurs techniques pour en tenir compte (le recentrement, par exemple). Enfin, comme nous l'avons fait, Clark (2012) souligne aussi l'importance de rappeler nos disponibilités en dehors du groupe pour ne pas renforcer les tabous liés au trauma.

## CONCLUSION

En résumé, ayant vécu et vivant toujours des exclusions traumatisantes, les membres se sont attachés au groupe comme famille choisie afin de combler un besoin d'appartenance. Tandis que l'intersectionnalité poststructurelle a permis de reconnaître la famille choisie non pas en tant que régression (Parazelli, 2000), mais comme pratique de subjectivation qui à la fois se conforme et résiste à l'hétéro-cis-normativité, l'approche informée par le trauma a offert des pistes intéressantes pour prendre en compte les réactions traumatiques dans nos discussions sur un thème aussi potentiellement douloureux que la famille. Ceci dit, l'intervention n'a pas permis une réflexion sur le discours du *migration as homecoming*, et a par moment déclenché des réactions traumatiques. Alors que la littérature ne s'entend pas sur l'approche à adopter pour remédier à ces limites, elle nous invite à tenir compte de notre niveau d'expérience dans nos décisions face à la divulgation. Les résultats du projet soulignent aussi l'importance d'approfondir les recherches en travail social sur l'usage de l'approche informée par le trauma en groupe.

Enfin, bien que l'intervention ait permis de faciliter les réflexions portant sur le transfert des acquis en phase de terminaison, il ne faut pas négliger le besoin à long terme que peuvent ressentir les minorités sexuelles et de genre migrantes de trouver des milieux d'association pour bâtir leurs luttes. Le fait que les membres aient voulu poursuivre les rencontres de groupe pour éventuellement pouvoir défendre leurs intérêts, ici comme dans leurs pays d'origine, semble indiquer que les groupes animés dans une perspective critique pourraient être des portes d'entrée vers leur implication à long terme dans des actions collectives. Le militantisme pourrait non seulement être en soi une stratégie pour composer avec le trauma (Reading et Rubin, 2011), mais aussi aider à prévenir les traumatismes. Comme l'a exprimé une bénévole migrante *queer* de l'organisme « *en fin de compte on améliore nos vies nous-mêmes [...] l'aide mutuelle, c'est la meilleure façon de survivre.* »

25

---

## ABSTRACT:

*The literature underlines the relevance of groups in countering the negative effects of oppressions faced by migrants from sexual and gender minorities. Within the context of a master's internship, the author co-developed a mutual aid group for this population. The idea of a chosen family quickly became an anchor to members' sense of belonging. This article explores the contribution of poststructural intersectional and trauma-informed perspectives for taking chosen families into account. It puts forward that poststructural intersectionality allows us to welcome the idea of a chosen family while accompanying members in deconstructing the power dynamics that shape it and the needs to which it responds. It also suggests the pragmatic adoption of a trauma-informed perspective for taking traumatic reactions into account throughout this process. Finally, it underlines the importance of furthering social work research on the trauma-informed approach in groups, and suggests critical mutual aid groups as gateways towards collective actions for preventing and coping with trauma.*

## KEYWORDS:

Mutual aid, trauma, poststructuralism, intersectionality, LGBTQ, migrants

---

## RÉFÉRENCES

- Alessi, E., Kahn, S. et S. Chatterji (2016). « 'The Darkest Times of my Life': Recollections of Child Abuse Among Forced Migrants Persecuted Because of their Sexual Orientation and Gender Identity », *Child Abuse & Neglect*, vol. 51, 93-105.
- Brotman, S. et E. O. Lee (2011). *Speak Out! Lesbian, Gay, Bisexual, Trans and Queer Refugees in Canada : Exploring Intersections of Sexual, Gender and Cultural Diversity*, Montréal : McGill School of Social Work.
- Brown, C. (2012). « Anti-Oppression Through a Postmodern Lens : Dismantling the Master's Conceptual Tools in Discursive Social Work Practice », *Critical Social Work*, vol. 13, n° 1, 34-65.
- Burstow, B. (2003). « Toward a Radical Understanding of Trauma and Trauma Work », *Violence Against Women*, vol. 9, n° 1, 1293-1317.
- Clark, N. (2012). « Opening Pandora's Box: Girls' Groups and Trauma-Informed Intersectional Practice » : 151-163, dans N. Poole et L. Greaves (sous la dir.), *Becoming Trauma Informed*, Toronto : Center for Addiction and Mental Health.
- Fook, J. (2012). *Social Work : A Critical Approach to Practice*, Londres : SAGE Publications.
- Foucault, M. (1982). « The Subject and Power », *Critical Inquiry*, vol. 8, n° 4, 777-795.
- Harper, E. (2013). « Ancrages théoriques entre l'intersectionnalité et les pratiques narratives en travail social » : 47-68, dans E. Harper et H. Dorvil (sous la dir.), *Le travail social : théories, méthodologies et pratiques*, Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Healy, K. (2000). *Social Work Practices : Contemporary Perspectives on Change*, Londres : SAGE Publications.
- Hicks, S. (2011). *Lesbian, Gay and Queer Parenting : Families, Intimacies, Genealogies*, Houndmills : Palgrave Macmillan Studies in Family and Intimate Life.
- International Lesbian, Gay, Bisexual, Trans and Intersex Association, Carroll, A. et L. R. Mendos (2017). *State-Sponsored Homophobia 2017 : a world survey of sexual orientation laws : criminalization, protection and recognition*, Genève : ILGA.
- Klinic Community Health Centre (2013). *Trauma-Informed : the Trauma Toolkit*, Winnipeg : Klinic Community Health Centre.
- Knight, C. (2006). « Groups for Individuals with Traumatic Histories : Practice Considerations for Social Workers », *Social Work*, vol. 51, n° 1, 20-30.
- Kuntsman, A. (2009). « The Currency of Victimhood in Uncanny Homes : Queer Immigrants' Claims for Home and Belonging Through Anti-Homophobic Organising », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, vol. 35, n° 1, 133-149.
- Lee, E. O. et S. Brotman (2013). « Structural Intersectionality and Anti-Oppressive Practice with LGBTQ Refugees in Canada », *Revue canadienne de service social*, vol. 30, n° 2, 157-183.
- Lee, E. O. (2015). *The Social Organization of Queer / Trans Migrations : the Everyday Experiences of Queer and Trans Migrants with Precarious Status*, thèse de doctorat, Université McGill.
- Mehrotra, G. (2010). « Toward a Continuum of Intersectionality Theorizing for Feminist Social Work Scholarship », *Journal of Women and Social Work*, vol. 25, n° 4, 417-430.
- Moyse Steinberg, D. (2014). *A Mutual-Aid Model for Social Work with Groups*, Routledge : Londres.
- Mulé, N. J. et E. Gates-Gasse (2012). *Envisioning LGBT Refugee Rights in Canada : Exploring Asylum Issues*, Toronto: OCASI.
- Parazelli, M. (2000). « L'imaginaire familialiste et l'intervention sociale auprès des jeunes de la rue : une piste d'intervention collective à Montréal », *Santé mentale au Québec*, vol. 25, n° 2, 40-66.
- Reading, R. et L. R. Rubin (2011). « Advocacy and Empowerment : Group Therapy for LGBT Asylum Seekers », *Traumatology*, vol. 1, n° 13, 1-13.

- Rehaag, S. (2009). « Bisexuals Need not Apply : A Comparative Appraisal of Refugee Law and Policy in Canada, the United States, and Australia », *International Journal of Human Rights*, vol. 13, n° 2-3, 415-436.
- Spiegel, D., Classen, C., Thurston, E. et L. Butler (2004). « Trauma-Focused Versus Present-Focused Models of Group Therapy for Women Sexually Abused in Childhood » : 251-268, dans L. J. Koenig, L. S. Doll, A. O'Leary et W. Pequegnat (sous la dir.), *From Childhood Sexual Abuse to Adult Sexual Risk : Trauma, Revictimization, and Intervention*, Washington : American Psychological Association.
- Turcotte, D. et J. Lindsay (2014). *L'intervention sociale auprès des groupes*, Montréal : Gaëtan Morin.
- Wattenberg, M., Unger, W. S., Foy, W. D. et S. M. Glynn (2006). « Present-Centered Supportive Therapy for Trauma Survivors » : 505-575, dans L. A. Schein, H. I. Spitz, G. Burlingame et P. R. Muskin (sous la dir.), *Psychological effects of catastrophic disasters : group approaches to treatment*, New York : Haworth.